Une fable postmoderne aux sentiers qui bifurquent: *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco

Joël Zufferey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/2419>

DOI : 10.4000/edl.2419

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2020

Pagination : 169-174

ISBN : 978-2-940331-73-4

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Joël Zufferey, « Une fable postmoderne aux sentiers qui bifurquent: *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco », *Études de lettres* [En ligne], 312 | 2020, mis en ligne le 24 mars 2020, consulté le 16 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/edl/2419> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.2419>

UNE FABLE POSTMODERNE AUX SENTIERS QUI BIFURQUENT : *LE NOM DE LA ROSE* D'UMBERTO ECO

En 1962, à une époque où les sciences humaines traversent leur moment structural, Umberto Eco souligne qu'une structure ne postule pas de clôture, ce qu'il montre dans une œuvre de James Joyce qui « organise esthétiquement un appareil référentiel qui est déjà, par lui-même, ouvert et ambigu »¹. L'ouverture ne réside pas uniquement dans la pluralité des interprétations possibles, mais également dans les composantes sémiologiques qui constituent l'œuvre. Quelque trente ans plus tard, en 1990, alors que le déconstructionisme domine la pensée herméneutique, Umberto Eco publie *Les limites de l'interprétation*. L'interprétation est alors conçue comme un processus de sémiase selon lequel tout texte génère des lectures multiples tout en exerçant sur elles une force régulatrice.

Entre l'essai consacré à l'ouverture herméneutique et l'essai attaché à sa limitation sémiologique, Eco publie son premier roman, *Le Nom de la rose*. L'événement a lieu en 1980.

On le sait, le roman représente un univers médiéval qui n'est pas sans prétention à l'authenticité : lieu (le nord de l'Italie), temps (vers 1327), personnages (Jean XXII, Michel de Césène, Bernard Gui...). Mais si le monde du roman s'édifie sur un fond historique, il vise aussi à l'investir et à le réinventer. Plutôt qu'un catalogue d'infractions par rapport aux données de l'Histoire, c'est leur mode d'aménagement qu'il faut dégager pour saisir la logique de l'invention, c'est-à-dire la technique poétique qui a généré le monde du *Nom de la rose*.

1. U. Eco, *L'œuvre ouverte*, p. 59.

Notons en premier lieu que c'est une liberté d'associations qui donne naissance au protagoniste Guillaume de Baskerville. Bien qu'un nom propre n'ait pas de signification lexicale, celui-ci ne manque pas de faire signe par évocation : le prénom rappelle Occam, le champion du nominalisme, tandis que le patronyme évoque un univers plus moderne, celui de Sherlock Holmes. Un tel patrimoine onomastique annonce des compétences remarquables. En voici un échantillon. Guillaume et le jeune Adso gravissent une montagne et s'approchent de leur destination, une abbaye. Sur le chemin, ils rencontrent le cellérier du monastère qui les salue :

- Je vous remercie, seigneur cellérier, répondit cordialement mon maître, et j'apprécie d'autant plus votre courtoisie que pour me saluer vous avez interrompu votre poursuite. Mais n'ayez crainte, le cheval est passé par ici et a pris le sentier de droite. Il ne pourra pas aller bien loin car, arrivé au dépôt des litières, il devra s'arrêter. Il est trop intelligent pour se précipiter le long du terrain abrupt...
- Quand l'avez-vous vu ? demanda le cellérier.
- Nous ne l'avons pas vu du tout, n'est-ce pas, Adso ? dit Guillaume en se tournant vers moi d'un air amusé. Mais si vous cherchez Brunel, l'animal ne peut être que là où j'ai dit.

Le cellérier hésita. Il regarda Guillaume, puis le sentier, et enfin demanda :

- Brunel ? Comment savez-vous ?
- Allons, allons, dit Guillaume, il est évident que vous êtes en train de chercher Brunel, le cheval préféré de l'Abbé, le meilleur galopeur de votre écurie, avec sa robe noire, ses cinq pieds de haut, sa queue somptueuse, son sabot petit et rond mais au galop très régulier ; tête menue, oreilles étroites mais grands yeux².

Quelques pages plus loin, Guillaume de Baskerville dévoile à Adso la manière par laquelle il a pu, à partir de quelques traces repérées dans la neige, connaître le nom du cheval impliqué :

2. U. Eco, *Le Nom de la rose*, p. 35.

Certes ce type d'empreintes m'exprimait, si tu veux, le cheval comme *verbum mentis*, et me l'eût exprimé partout où je l'aurais trouvé. Mais l'empreinte en ce lieu précis et à cette heure du jour me disait qu'au moins un cheval, parmi tous les chevaux possibles, était passé par là. Si bien que je me trouvais à mi-chemin entre l'acquisition du concept de cheval et la connaissance d'un cheval individuel. Et en tout cas ce que je savais du cheval universel m'était donné par la trace, qui était singulière. Je pourrais dire qu'à ce moment-là j'étais prisonnier entre la singularité de la trace et mon ignorance, qui prenait la forme extrêmement diaphane d'une idée universelle. Si tu vois quelque chose de loin et ne comprends pas de quoi il retourne, tu te contenteras de le définir comme un corps étendu en extension. Quand il se sera approché de toi, tu le définiras alors comme un animal, même si tu ne sais pas encore s'il s'agit d'un cheval ou d'un âne. Et enfin, quand il sera plus près, tu pourras dire que c'est un cheval, même si tu ne sais pas encore si c'est Brunel ou Favel. Et seulement quand tu seras à la bonne distance, tu verras que c'est Brunel (autrement dit ce cheval et pas un autre, quelle que soit la façon dont tu décides de l'appeler). Et là ce sera pleine connaissance, l'intuition du singulier³.

Le raisonnement consiste à partir d'un genre pour ensuite le spécifier différentiellement, avant d'envisager ses qualités particulières et, finalement, de l'identifier dans sa stricte singularité. La transition d'une catégorie à l'autre correspond à une descente, branche à branche, de l'arbre de Porphyre, du plus général au plus spécifique. Mais le héros du récit saisit finalement un être singulier, le cheval Brunel, ce à quoi une « différence spécifique » ne peut donner accès. La saisie du singulier correspond à un usage extensionnel des catégories censées pointer vers les choses et pour lequel l'intuition constitue la forme ultime de connaissance.

Une vision philosophique est ici en jeu : la catégorie générale « cheval » n'a de réel que les chevaux singuliers qui la composent, de sorte qu'elle constitue un signe susceptible de les dénoter. Mais chez Occam, c'est bien l'intuition sensible qui fonde la connaissance ou reconnaissance d'un être singulier. Or, le personnage du récit n'a précisément pas vu le cheval avant de le désigner par son nom propre. La transition de l'espèce au nom de l'individu n'est pas justifiable dans le cadre de l'empirisme occamien. Le processus inférentiel qui, de la catégorie, débouche sur l'individu singulier jusque-là inconnu est à mettre sous le patronage de

3. *Ibid.*, p. 42 sq.

la sémiologie de Charles Sanders Peirce, plutôt que sous celui d'Occam. Confirmation en est donnée trois cents pages plus loin :

Tu vois, dans le cas du cheval Brunel, quand j'aperçus les traces, je fabriquai grand nombre d'hypothèses complémentaires et contradictoires : il pouvait s'agir d'un cheval en fuite, il se pouvait que sur ce beau cheval l'Abbé fût descendu le long du sentier pentu, il se pouvait qu'un cheval Brunel eût laissé des traces sur la neige, et un cheval Favel, la veille, ses crins dans le buisson, et que les branches eussent été brisées par des hommes. Je ne savais pas quelle était la bonne hypothèse tant que je n'eus pas vu le cellérier et les servants qui cherchaient avec anxiété. Alors je compris que l'hypothèse Brunel était la seule juste, et j'essayai de voir si elle était vraie, en apostrophant les moines comme je le fis. J'ai gagné, mais j'aurais bien pu perdre aussi⁴.

Les empreintes que Guillaume de Baskerville a remarquées ont une fonction iconique, dans la mesure où les traces laissées par un cheval ressemblent à des traces de cheval..., mais aussi une fonction « indexicale », puisque les traces particulières qui ont été vues (*token*) impliquent, par contiguïté, qu'un cheval singulier en soit la cause. Plusieurs signes sont donc mis en relation par hypothèse et conduisent l'interprète à émettre une conclusion qui ne présente aucune nécessité logique. Telle est précisément, selon Peirce, la démarche par abduction, dont les deux moteurs sont la faillibilité et la vérification des découvertes.

Le héros du roman apparaît finalement comme une composition originale qui emprunte à Guillaume d'Occam autant qu'à l'enquêteur imaginé par Conan Doyle ; mais sa consistance doit également beaucoup à Porphyre (donc passablement à Aristote également), à Peirce, ainsi qu'à Zadig, lui aussi capable de décrire le cheval du roi qu'il n'a jamais vu. Cette figure polymorphe, qui oscille entre syncrétisme et patchwork, réunit toutes les qualités d'un artefact postmoderne dépourvu d'âge. En l'inscrivant dans un contexte médiéval, Umberto Eco révisé, à sa manière, une portion de l'encyclopédie et réinvente le Moyen Âge. Ainsi, lorsque Guillaume de Baskerville pense par abduction, découvre de l'inconnu, crée de nouvelles cohérences dans son environnement, il se fait l'habitant d'un monde en devenir – en un mot, d'un monde « ouvert ». Mais *Le Nom de la rose* n'en reste pas là, il propose aussi une défense et

4. *Ibid.*, p. 384 sq.

illustration des limites de l'interprétation qui répond à des tests de vérification et de falsification. C'est ainsi qu'Umberto Eco a créé, en 1980, une bifurcation majeure sur le sentier aventureux de l'herméneutique à l'époque postmoderne.

Joël ZUFFEREY

Section de français, Faculté des lettres, Université de Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

- Eco, Umberto, *L'œuvre ouverte* (1962), trad. Ch. Roux de Bézieux, Paris, Seuil, 1979.
—, *Le Nom de la rose* (1980), trad. J.-N. Schifano, Paris, Le Livre de poche, 1983.